

Enfin M. Esnault m'attaque au sujet de « l'idée que les langues engendrent les littératures ». D'abord il me fait dire, selon son système, plus que j'en ai dit. Mais je n'aurais pas à répondre là-dessus si la critique n'était présentée en des termes... exagérés. J'ai, d'après M. Esnault, rendu un « édit grammatico-bolchévique » dans un « style de 1<sup>er</sup> mai » ; je « signifie poliment au français » son « arrêt de mort » et je suis de ceux, sans doute, qui prennent plaisir à « pétroler ». Que me voilà donc terrible!... Je garde ces douceurs pour la fin, bien qu'elles appartiennent à la catégorie des dires de M. Esnault qui montrent qu'il a fait la critique de mon travail sans le lire consciencieusement. — A la forme je ne répondrai pas. — Pour le fond, que ceux qui tiennent à savoir toute ma pensée lisent mon *Langage Populaire*. Ils y verront que je n'ai nullement décrété la mort de la langue qui est la mienne, et que j'admire et que j'aime... Cette langue se transformera. Tout se transforme. Et je ne veux pas croire que la langue française de l'avenir — faite évidemment pour une large part de la langue populaire actuelle — ne doive pas être aussi belle que la langue française d'aujourd'hui. Espérons même qu'elle sera plus belle encore ; espérons-le, si nous ne bornons point nos espoirs nationaux à notre destinée individuelle. Et si nous avons une telle espérance, ce n'est pas par une immobilité stérile ou une réaction inutile — toutes deux mortelles — qu'elle se réalisera. Mais, devant le divorce qui se fait entre la langue littéraire et la langue parlée, nous devons étudier l'une et l'autre à fond, nous devons essayer de les empêcher de perdre le contact, de diverger de plus en plus, peut-être même un jour de s'opposer l'une à l'autre... Unis, leurs destins sont immenses.

HENRI BAUCHE.

### CHRONIQUE DE BELGIQUE

Le nouveau ministère. — L'abbé Moeller et Durendal. — Charles de Sprimont. — Jules Bordet et le Prix Nobel. — Les Conférences de Paul Fort en Belgique. — Pierre Mille à Bruxelles. — Le Théâtre du Parc. — Deux premières à la Monnaie. — Les Concerts. — Les livres : André Baillon : *Moi... quelque part*, La Soupente, Bruxelles. — Noël Ruet : *Le Beau Pays*, Bénard, Liège. — Joséphin Milbauer : *Paroles pour les Petits Bergers*. — Paul Gérardy : *Quatorze extraits du Bestiaire d'Hortensius*, Collection Pamphila. — Memento.

En 1889, le chef de la droite parlementaire, M. Ch. Woeste, interpellait le gouvernement à propos d'un subside sollicité par quelques écrivains, pour la publication d'une Anthologie des Prosateurs belges.

« Nous possédons, disait-il, une petite école qui s'appelle la *Jeune Belgique*. Elle use, certes, de son droit en essayant de convertir le public à ses idées. Mais il est certain qu'elle est très

exclusive. C'est, en quelque sorte, une école d'admiration mutuelle.» Et, avec la collaboration de quelques députés oubliés, il criblait de brocards Verhaeren, Rodenbach, Eekhoud, Giraud et Gilkin, qui affirmaient déjà leur jeune gloire.

En 1920, au soir de sa vie, le même M. Woeste s'est vu contraint de patronner un **ministère** qui compte dans ses rangs trois fils spirituels de *la Jeune Belgique* et de *la Wallonie* : M. Carton de Wiart, premier ministre, M. Jules Destrée, ministre des Sciences et des Arts, et M. Xavier Neujean, ministre des Chemins de fer.

M. Carton de Wiart a mené de pair une éclatante carrière politique et une honorable carrière littéraire. Avocat, député de Bruxelles, ministre de la Justice dans le cabinet de la guerre, premier ministre enfin, il a signé outre *les Contes hétéroclites*, *la Cité Ardente* et *les Vertus bourgeoises* qui célèbrent, en un style souple et vibrant, les fastes de l'histoire de Belgique. Ces divers ouvrages lui ont valu le prix triennal de littérature et un fauteuil à la récente Académie.

J'ai déjà eu l'occasion de parler ici du prosateur raffiné et du puissant tribun qu'est M. Jules Destrée, député de Charleroi.

Quant à M. Xavier Neujean, s'il a sacrifié de bonne heure à la politique les velléités littéraires de son adolescence, il n'en est pas moins resté un lettré averti qui garde de la *Wallonie* et de *l'Art Moderne*, où il publia mainte page charmante, le souvenir le plus tendrement mélancolique.

Wallon de Liège, il apporte au ministère l'appoint d'un esprit clair et d'une ardente francophilie.

Au cours de la crise ministérielle qu'il avait été chargé de résoudre et qu'il dénoua, du reste, avec une rare habileté, M. Carton de Wiart eut l'élégance de négliger pendant une journée les soucis de sa mission, pour venir rendre hommage, dans un lointain cimetière de banlieue, à la mémoire de son ami, **l'Abbé Henry Moeller**, Directeur de « **Durendal** », revue catholique de littérature et d'art.

*Durendal* fut l'œuvre et la vie de ce prêtre enthousiaste et modeste. Elle mourut à la déclaration de guerre et il ne lui survécut guère.

Prodigue d'encouragements et de rappels, il avait su grouper autour de sa revue une pléiade de collaborateurs, subjugués par

sa bonhomie et son zèle d'apôtre : Huysmans, Mithouard, Claudel furent de *Durendal*, comme Séverin, Thomas Braun, Virrès, Demade, Carton de Wiart et ce beau poète trop ignoré, **Charles de Sprimont**, de qui l'abbé Moeller fit paraître un recueil posthume, *La Rose et l'Épée*, où l'on trouve des strophes somptueusement nostalgiques que négligent, avec une déconcertante unanimité, toutes les anthologies.

A l'heure où M. Carton de Wiart parlait devant la tombe de M. l'abbé Moeller, les journaux proclamaient avec fracas la gloire brusquement révélée du **Docteur Jules Bordet**, lauréat du prix Nobel.

Jusqu'à hier, Jules Bordet n'était connu que de quelques savants. Aujourd'hui, tous les milieux se le disputent. Il est vrai que Bordet, cantonné dans son laboratoire, s'était astreint à une rigoureuse discipline qui lui faisait dédaigner les rumeurs et les curiosités du dehors.

Nourri de science française, — il travailla pendant sept ans aux côtés de Roux et de Metchnikoff à l'Institut Pasteur de Paris, — Bordet a poursuivi des recherches sur l'immunité qui lui valent aujourd'hui une éclatante consécration, dans un modeste cabinet d'études dont le décor dérisoire déconcerterait les savants d'outre-Rhin, épris d'appareils compliqués et de fastueuses installations.

Une pipette, deux tubes à réactifs et un cerveau lucide ont suffi à Bordet pour dépister les mystères de l'immunité et les appliquer au progrès de la science.

Les cérémonies officielles organisées en son honneur devaient nécessairement se clôturer par un banquet. Le laurier de la gloire ne verdoie jamais mieux, en Belgique, qu'entre la poire et le fromage. Grâce à MM. Grojean et Grégoire, directeurs du *Flambeau*, Jules Bordet eut donc son banquet qui fut, comme bien l'on pense, le théâtre d'enthousiastes joutes oratoires.

A son arrivée en Belgique, Paul Fort ne pouvait manquer d'échapper à cette coutume nationale et, pour inaugurer sa tournée de **Conférences sur le Symbolisme et le Théâtre d'Art**, le Prince des Poètes fut contraint de prendre place à la table du *Thyrse*, d'où il lui fut loisible de contempler ses féaux sujets, heureux de lui rendre hommage et de boire à son libre génie.

Léopold Rosy le salua au nom des écrivains belges, Albert Mockel au nom de ses amis, et Paul Fort, pour qui la vie est une ballade éternelle, répondit par un de ses poèmes alertes et nuancées à la gloire de la Belgique. Ce fut une fête charmante qui préluda aux prestigieuses journées que le Poète devait vivre parmi nous.

Au Théâtre du Parc, Paul Fort put constater combien le public belge, en dépit de sa réputation béotienne, apprécie et goûte le lyrisme français.

Ses *Ballades*, magistralement interprétées par M<sup>mes</sup> Germaine d'Orfer, Marguerite Maze et par lui-même, prirent leur vol dans le tonnerre d'acclamations d'une salle archibondée. Mons, Liège, Gand, Bruges, Anvers et les salons de Bruxelles leur réservèrent le même accueil et tinrent à honneur de fêter, dans le plus vivant et le plus lyrique des poètes d'aujourd'hui, la France héroïque et fraternelle.

À peine Paul Fort avait-il quitté la scène du Parc, que, sous les auspices des *Amis de la langue française*, **Pierre Mille** y prenait place. Dans une causerie étincelante sur « le Voyage comme source d'inspiration littéraire », il effeuilla ses souvenirs, avec cette verve à la fois narquoise et émouvante que l'on retrouve dans ses livres.

Le **Théâtre du Parc** traverse du reste une période fortunée. Des représentations de la Comédie-Française, *le Carrosse du Saint-Sacrement*, *Daniel* et *le Triangle* de M. Louis Verneuil, *Roger Bontemps*, d'André Rivoire, y précédèrent ou suivirent trois actes d'un écrivain belge, M. Auguste Vierset, *la Gageure*, où nous fut contée, en jolis vers, l'aventure classique d'une gentille fillette, prisonnière d'un barbon, et que, sous les traits d'un seigneur avisé, l'amour délivre enfin.

Lugné-Poe et Suzanne Després tentèrent ensuite d'y raviver nos enthousiasmes ibséniens en nous rendant, avec la maîtrise que l'on sait, *Solness* et *Maison de Poupée*.

Si Nora nous touche encore, Solness a paru bien vieilli et nous eussions préféré retrouver la troupe de l'Œuvre dans *l'Ennemi du Peuple* ou *Rosmersholm*, qui restent d'indiscutables chefs-d'œuvre.

Le **Théâtre de la Monnaie** offre des programmes moins variés : *Mignon*, *la Juive*, *l'Africaine*, *Sapho* satisfont les

curiosités musicales des nouveaux riches qui se prélassent aux fauteuils.

Sans doute on nous a donné *Falstaff*, sans doute encore on nous a révélé un *Thyl Uylenspiegel* du compositeur belge Jan Blockx et *le Diable galant* d'un autre de nos compatriotes, M. Louis Delune.

On ne peut s'empêcher toutefois, d'évoquer avec mélancolie les glorieuses saisons wagnériennes d'autrefois, et une visite à l'exposition du « Cercle artistique », où des collectionneurs avaient réuni de précieux documents sur l'histoire du théâtre de la Monnaie, n'a fait que confirmer la décadence de nos exigences et de nos goûts.

*Thyl Uylenspiegel*, laissé inachevé par J. Blockx et repris par M. Paul Gilson, évoque le héros chanté par Charles Decoster.

Une partition pittoresque et riche en couleurs, conçue selon les canons traditionnels de notre école flamande, avive un poème un peu confus mais vivant.

Il suffira de dire que le tableau de l'inévitable Kermesse a requis la meilleure part de l'inspiration du compositeur.

Le ballet de M. Louis Delune se prévaut d'ambitions plus raffinées et dénote un plus hautain souci. A des thèmes de chansons populaires écossaises s'entrelacent des recherches harmoniques du plus curieux effet qui échappent à la tyrannie de la musique nationale et rangent M. Delune parmi nos bons compositeurs.

Les Belges férus de musique trouvent fort heureusement de quoi satisfaire leur passion dans d'innombrables **concerts**.

Les *Concerts populaires*, dirigés tantôt par M. Ruhlmann, tantôt par M. Jongen, et les *Concerts Ysaïe*, dirigés par M. Vanderstucken, entremêlent à l'exécution d'œuvres classiques celle des compositeurs les plus modernes.

L'école française a les honneurs de tous les programmes.

Dans la salle de l'*Union Coloniale*, chaque soir, Fauré, Bréville, Florent Schmitt, Chausson, Debussy, Ravel, Poulenc et Auric chantent sur les claviers ou sous l'archet de nos meilleurs virtuoses.

Après le créateur de *Marouf*, M. Thomas Salignac, qui nous parla dans d'originales conférences de la *Chanson populaire* et de la *Décadence de l'Art lyrique*, une jeune chanteuse de

talent, M<sup>lle</sup> Evelyne Brélia, nous révéla trois spirituels poèmes d'Auric, tandis que, dans la 2<sup>e</sup> sonate de Fauré et la sonate de Lekeu, M. Henry Desclin affirmait une précocè maîtrise.

Si la musique règne en maîtresse incontestée en Belgique, la littérature, qui souffre toujours de la crise du papier, n'en manifeste pas moins son existence.

Un jeune écrivain, M. André Baillon, dont on s'étonnait de ne plus retrouver le nom au sommaire des Revues, vient de faire paraître, aux éditions de *la Soupente* un livre de prose absolument remarquable.

Las d'esthétiques surannées et désireux de retremper sa pensée aux sources mêmes de la santé, André Baillon quitta un beau soir la vie tumultueuse des capitales pour s'installer dans un obscur village campinois où, sagement, il s'essaya à l'élevage des poules.

C'est son journal d'aviculteur qu'il nous apporte dans **Moi... quelque part.**

Sa femme, sa petite maison, son jardin, ses chiens, ses poulaillers, ses voisins et lui-même, voilà les simples thèmes qui requièrent son attention et ses préférences.

André Baillon fait fi des rhétoriques<sup>s</sup> anciennes. En un style simple et ferme, piqué parfois d'images crues, il note les conversations journalières et les décors familiers qu'il enregistre au cours d'une vie sans ambition et courageusement acceptée.

Aucun romantisme, comme il s'en trouve presque toujours chez nos conteurs, n'entache cette prose dépouillée.

Peut-être, dans la description de certains types, songe-t-on à Jules Renard et telle image semble directement empruntée à l'écrin sauvage de *Ragote*. Mais tout en se complaisant dans une sorte de voluptueuse abstraction, jamais A. Baillon n'aboutit à ce dessèchement volontaire qu'on a pu reprocher quelquefois à l'écrivain français.

Au contraire, l'existence qu'il s'est choisie, tout en lui inspirant un mépris ironique pour sa vie tourmentée de naguère, l'achemine graduellement vers une touchante sérénité qui trouvera son aboutissement dans ses entretiens avec les trappistes du village.

Peu à peu, dans cette âme régénérée, s'infiltré une idée d'infini et on pressent le jour où, totalement libérée du vieil homme,